

Par Denesle

ve

9457

Y. 5484.)

L'ÉTOURNEAU,

OU

LES AVANTURES

DU

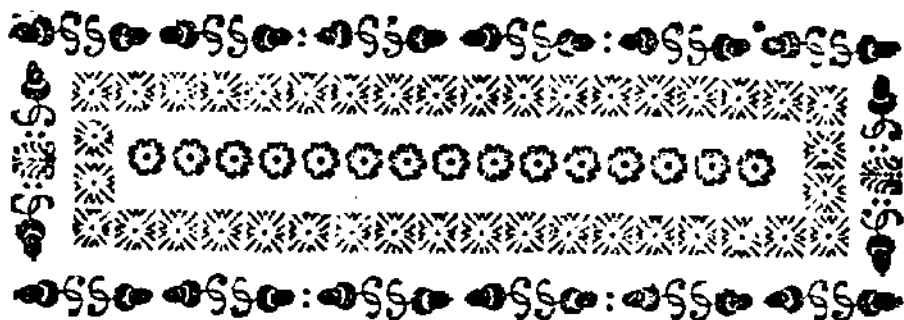
SANSON ET

DE ***

POÈME HÉROÏQUE



M. DCC. XXXVI.



LES AVANTURES
DU
SANSONNET

DE * * * *

POÈME HEROÏQUE

A M^{lle}. De M***.

Par M. D. N. S. L.

CHANT I.



CAVANTE fille, adorable Julie,
Du Dieu du Pinde, & des Graces
chérie;

Que n'ai-je ici l'ingénieux Pinceau
Qui nous a fait un Héros d'un Oiseau !
Héros fameux par sa rare Avanture,
Mais immortel par l'aimable peinture
Qu'en sçut tracer ce délicat Esprit,

A ij

Qui fait briller dans un charmant Ecrit,
 La pureté de l'élégant Tibulle,
 Et l'air galand de l'enjoué Catulle.

Lesbie en pleurs, pour son chere Passereau
 Du beau Vert-vert enviera le tombeau :
 Et chez la sombre & fiere Proserpine
 En gémit la jalouse Corinne.

Quoi de plus froid qu'un recit fabuleux,
 Si le pinceau ne fait briller aux yeux
 Ce tour aisé, ces expressions fines,
 Ce sel piquant, & ces graces badines,
 Dont l'assemblage & la variété,
 Font qu'un mensonge avec art débité,
 A son Lecteur trouve moyen de plaire,
 Plus que sans art la verité severe ?

Donc que ne suis-je ou Catulle, ou Gresset,
 Pour dignement chanter un Sansonnet !
 Trop fortuné, s'il eût été plus maître
 De son bonheur, s'il eût sçu le connoître,
 Et menager avec habileté
 Le doux zéphir de sa prospérité :
 Mais la sagesse & l'heureuse fortune
 Ont rarement leur demeure commune.
 Il perdit tout pour vouloir tout avoir ;
 Funeste effet de l'aveugle pouvoir,
 Que prend sur nous cet orgueil indontable ;
 Qui seul causa la perte irréparable,
 Du Grec ayide, & de l'altier Romain.

C H A N T 1.

7

Aux Conquerans , un envieux-destin ,
 (De ce font foi les plus vieilles croniques)
 Semble toûjours garder des coups tragiques ;
 Mais il se cache , & si bien sçait viser
 Que du dommage on ne peut l'accuser ;
 L'homme ayant tort , qu'auroit-il à se plaindre ;
 De ces revers qu'il ne sçait assez craindre ,
 Et qu'il ne peut cependant éluder.
 Muse arrêtez. . . . c'est assez préluder ;
 Et sur ce point gardez de vous méprendre ;
 Car ce n'est pas un Jule , un Alexandre
 Que nous chantons ; ce n'est qu'un Sanfonet ;
 Un Etourneau , volage , peu discret ,
 A qui l'Amour avec les destinées
 Auroient filé d'agreables journées ,
 Si trop flatté de ses brillans succès
 Il n'eût changé les Mirthes en Ciprès.

Mais reprenant de plus haut son Histoire
 Que nous transmet un curieux Mémoire ,
 Muse , il nous faut sans hiperboliser ,
 Sans l'affoiblir , & sans le déguiser
 Narrer le fait. Près d'une grande ville ,
 Plus que toute autre en merveilles fertile ;
 Et que pour ce , croïons qu'on nomme aussi
 De l'Univers le tableau racourci ,
 Est situé une antique voliere
 Où maint oiseau comme en un Monastere
 Est renfermé pour y vivre en commun.

A iij

CHANT I.

Notez pourtant qu'on n'en reçoit aucuns
Pour être admis dans le Troupeau fidele
Qui pas ne soit de l'espece femelle.
Les doux ébats de Mars, & de Venus
En cet enclos sont du tout inconnus :
Quoique Nature en souffre violence,
Si faut-il vivre en dure continence.

Or il en est qu'on y met pour un tems,
Et seulement pendant leurs jeunes ans,
Qui bien étant d'instructions pourvûës,
Sont aux forêts pour provigner renduës.
L'Amour rusé qui de l'œil les conduit,
Dans sa Rubrique en sortant les instruit,
Sçait les produire, étale tous leurs charmes,
Et leur apprend à manier ses Armes.
Oiseaux amants, que votre œil imprudent
Trop ne se fie à leur air innocent ;
Amour caché dans leurs regards timides
En fait partir des fleches homicides ;
Ces traits armés d'un aimable poison
Portent des coups qui sont sans guérison :
Le fils d'Ulisse, à ce tireur rapide
Oppose en vain l'impenétrable Egide ;
Et d'Eucharis la modeste pudeur
Plus vivement sçût lui percer le cœur,
Que Calipso, dont la trop libre flame
Jamais ne put triompher de son ame.
Aucunes sont que certains interêts

Font renfermer en ces enclos secrets,
Et pour roûjours. Amour crie à l'outrage;
Mais vainement ce petit Dieu fait rage;
Il faut subir un éternel ennui,
Et s'immoler pour les aîses d'autrui:
Telles qu'on voit dans l'Elisée errantes
Phillis, Didon, & les tristes Amantes,
Le front couvert d'une jaune pâleur,
Se rappeler sans cesse leur malheur;
Telles on voit ces jeunes volatiles,
En ces fâcheux & tristes domiciles,
Témoins secrets d'un juste désespoir,
S'abandonner au chagrin le plus noir.
Le tendre Amour; que leur désastre irrite,
De tems en tems les console & visite;
Lors on les voit par troupes voleter,
Tantôt courir, & tantôt s'arrêter,
Tantôt paroître aux fentes de la cage
Croiant sortir de ce triste esclavage,
Et s'efforcer ces innocens oiseaux
(S'ils le pouvoient) d'en rompre les barreaux;
Mais les Arrêts des dures destinées
Sont sourds aux cris de ces infortunées.

D'autres enfin de bonne volonté
Se sont choisi ce lieu de sûreté;
Et celles-là sçavent seules se plaire
En cet exil qui leur est volontaire.
Exil heureux, si la division.

8 CHANT I.

N'y troubloit pas quelquefois l'union ;
Car , comme on sçait , cette vapeur subtile
Trouve partout un passage facile.

Un plus grand nombre , à force de raison,
Tant bien que mal supportent leur prison.

L'on y peut voir gentilles Aloüettes ,
Cailles , Perdrix , Linottes , & Fauvettes ,
Et mille enfin , dont le gazouillement
De ce désert fait un endroit charmant.

En gémissant , la triste Tourterelle.

Répond sans cesse aux pleurs de Philomèle ;

Et la Perdrix par un accent plaintif
Rend le passant à sa peine attentif.

Pour présider en cette République
Les Milédis , par un Bill authentique ,
De la plus digne autorisent le choix ;
Et celle-là fait observer les Loix.

Mais outre ce , d'un grave Alerion
Par le conseil est faite élection ;
Et d'icelui , même à toute occurrence ,
Chacune peut consulter la prudence.
Des actions discret modérateur
Sur tous les points il décide en Docteur ;
Par sa science il éclaircit les doutes ,
Et des vertus il applanit les routes.

On peut juger par ce léger tableau
De tout l'Etat du petit Peuple oiseau ;
Donc retournant au Héros de l'Histoire

CHANT I.

9

De point en point suivons notre Mémoire ;
Mémoire en tout , fidele , scrupuleux ,
Presqu'aussi vrai que l'Histoire des Dieux.

Non loin des murs de ladite voliere
Jadis vivoit un Sanfonet austere ;
Qui vrai Cinique , en un petit réduit ,
Tranquilement , loin du faste & du bruit ,
De tout Oiseau fuyant même la vûë ,
Mena long-tems une vie inconnuë :
Trois fois heureux si toujours sans éclat
Il fut resté dans ce paisible état !
Hélas ! vertu ne peut être ignorée :
C'est vainement qu'on la tient resserrée ;
Et tôt ou tard ton éclat radieux
Perce la nuë , & se produit aux yeux.
Avec cent voix l'agile Renommée
Fut le prôner chez l'espece emplumée
De ces oiseaux qu'avons dit ci-dessus
Vivre en commun , loin du monde reclus :
Au premier bruit sans trop le bien connoître ,
On l'y choisit pour conducteur , & Maître ;
Car en passant est bon de remarquer
Que cet emploi vint pour lors à vaquer.
De l'Etourneau la prude modestie ,
N'osa d'abord accepter la partie ,
Mais force fut à l'humble Alérion
De se livrer avec soumission.
A peine il fut admis dans la voliere

CHANT I.

En qualité de Recteur , & de Pere ,
Que son mérite en tout point singulier
Fit oublier bien-tôt son devancier :
En moins de rien des cœurs il fut l'Idole ;
Tous y viroient comme l'aiguille au Pole ;
Pour les couleurs , à vrai dire, l'Oiseau
Sur soi n'avoit rien de riche & de beau ;
Mais en revanche un gosier agréable ,
Un œil matois , une maniere aimable ,
Adouciſſoient ſon air peu gracieux,
Et le rendoient plus ſupportable aux yeux.
Quoiqu'avec ſoin ſiflé dès ſon jeune age
Il en avoit plus appris de l'usage :
C'eſt un grand maître , il fait ſeul les Prudens
Et dans tout genre il forme les ſçavans.
Son poil grifon le rendoit réſpectable ,
Et cent talens le rendoient eſtimable ;
Quoiqu'on dira qu'étant ſans concurrent
On peut briller avec peu de talent ;
Et qu'on ſçait bien qu'au climat du Pigmée
Taille de Nain pour grande eſt eſtimee ;
Mais laiſſant là toutes digreſſions ,
Muſe abregeons un peu nos ſtations ,
Et retournons à l'oiseau ſolitaire,
Sage Patron de la belle voliere.
Ce petit Peuple en lui ſe repoſoit ,
Et ſur lui ſeul en tout ſe compoſoit ;
Le moindre geſte avoit chez lui des graces

CHANT I.

On l'imitoit jusque dans ses grimaces.
Tels autrefois des Singes courtisans,
Bouffons adroits , ridicules plaisans,
Par une basse & forte Politique
Comme leur Roi portoient la tête oblique;
Il étoit donc leur unique entretien ;
Et de leurs cœurs le plus étroit lien.
Seul il étoit leur règle & leur oracle ;
Même on disoit que par un vrai miracle ,
Que l'ignorance a dûement attesté,
Il avoit fait preuve de sainteté.
Sans son avis on n'eût osé bien faire ,
On n'eût osé ni parler ni se taire.
Il enseignoit , exhortoit , corrigeoit ,
Châtioit l'une & l'autre encourageoit :
Pour la Jeunesse indulgent & bon Pere,
Pour la Vieillesse un Juge un peu severe ;
Sage en cela , dans la verte saison,
Où bien souvent la fragile raison
Sans y penser innocemment s'abuse ,
Les fautes sont bien plus dignes d'excuse ;
Mais l'âge , mur étant censé plus fort ,
Dans ses écarts doit toujourns avoir tort.
Tous ses discours avoient un certain baume
Qui du chagrin écartoient le Fantôme.
Seul confident des internes douleurs ,
Seul confident des secretes douceurs ,
Se transformant par plus d'un stratagème ;

Sa Charité sembloit toujours la même.
 Quels longs moments ! quel excessif ennui !
 S'il falloit être une heure ou deux sans lui.
 Au moindre son de sa voix agréable
 Couroit à lui la volatile aimable ,
 Et gazouilloit avec tant de douceur
 Que du Beat elle enlevoit le cœur.
 Mais à son tour montrant sa suffisance ,
 Il concertoit avec tant de science ,
 D'un ton si doux & si mélodieux ,
 Qu'on croïoit être à la table des Dieux :
 Tel Amphion, tel le Chantre de Thrace
 Avec son Luth soulageant sa disgrâce ,
 Attendrissoit les rochers & les mons ,
 Faisoit gémir les Ours & les Lions ,
 Et suspendoit des flots la véhémence
 Par une aimable & douce violence ;
 Tel Apollon sous un archet divin ,
 Que fait mouvoir une sçavante main ,
 Forme des sons dont la mâle harmonie
 Chez Perséphone iroit porter la vie ,
 Feroit sortir l'Univers du Cahos ,
 S'il n'étoit pas heureusement éclos.
 La Volatile alors extasiée
 Du jour entier n'étoit rassasiée ,
 Et ne servoit tant de plaisir goûté .
 Que d'aiguillon à son avidité.
 Lorsque Phœbus dans une autre Hemisphère

C H A N T I.

17

Avoit porté ses feux & sa lumière ;
 Plus d'une alors dans un songe plaisant
 Se rappelloit cet oiseau ravissant.
 On le choïoit comme ce Roi d'Abeilles
 Du quel Maron a dit tant de merveilles,
 Le moindre bruit d'indisposition
 Mettoit d'abord tout en combustion ;
 Toutes portoient sans en être requises
 Ou grains choisis , ou pôtions exquises ;
 Mais comme un rien auroit pû l'alterer ,
 Son seul travail étoit de digorer ;
 Toûjours trouvoit bon lit, & bonne table ;
 Joieux maintien , & visage agréable ;
 Les doux plaisirs ne quittoient point ses pas :
 Se levoit-il d'un splendide repas ,
 Morphée alors sur ses paupieres closes
 Venoit semer ses Pavots & ses Roses ;
 De dire aussi ne serviroit de rien
 Qu'en peu de tems il se rempluma bien.

Mais c'est envain que le mortel se fonde
 Sur les faux biens qui sont en ce bas monde ;
 Jusqu'à ce jour du trop heureux Recteur
 Rien ne troubloit le tranquile bonheur ;
 La Paix regnoit dans ce lieu solitaire ;
 Mais en est-il qui soit long-tems sincere ?
 Non. Le Destin qui se plaît aux revers
 Ne souffre rien de stable en l'Univers :
 Dans la bonace attendons la Tempête ;

C H A N T I,

Ve autrefois fut prise un jour de fête :
Telle est d'ailleurs toute mortalité ,
Qu'elle s'oublie en la prospérité.
Notre Etourneau noyé dans l'opulence ;
Montrait par fois une froide indolence ;
Biens trop communs trop faciles plaisirs
Irritoient moins ses tranquiles désirs ;
Prenoit par fois de certains tons de Maître
Et commençoit à ne se plus connoître ;
Mais en est-il à qui trop de bonheur
Ne donne pas quelque peu de hauteur ?
Quand tout nous rit , est-ce chose facile
De conserver un cœur souple & docile ?
Bien est-il vrai que le pieux troupeau
Avec bonté supportoit de l'oiseau
Les fiers dédains & les fâcheux caprices ;
Amour rend doux les plus rudes supplices :
Il se plaignoit , mais c'étoit en secret ;
Quand au dehors , & soumis & discret
Il conservoit pour cette Révérence
Mêmes égards , & même déférence.
Mais un Démon qui va rondant par tout ,
Et qui sçait bien tirer profit de tout ,
Un certain jour trouvant à point sa belle ,
Tant vous souffla cette foible étincelle ,
Qu'il en fit naître un grand embrasement ;
Comme dirons au Chapitre suivant.

15

C H A N T II.

DE tout repos la Discorde ennemie,
En revenant un soir de Normandie,
Son doux séjour & son País natal,
Du long chemin se trouvant un peu mal,
Quoiqu'il fut tard, & déjà la nuit close,
Près de ce lieu voulut faire une pause.
Entre les bras d'une profonde Paix
On y goutoit un repos plein d'attraits.
A cet aspect, la Déesse sauvage,
Sent redoubler son dépit & sa rage;
C'étoit raison: car inutilement,
Depuis six mois en cet enclos charmant,
Ce noir esprit le fleau de la Terre
'Avoit tenté d'introduire la guerre.
A son dépit par d'affreux siflemens;
Pleins de couroux répondent ses serpens;
Lors secouant sa torche ensanglantée,
D'où s'exhaloit une odeur empestée;
Que me sert-il, dit-elle, quand je veux
De mettre aux mains les hommes & les Dieux
En fomentant la révolte & le schisme,
A la faveur d'un pieux Fanatisme?
Que me sert-il même que tant d'Auteurs,
En secondant mes jalouses fureurs,
Pour un vain nom, se couvrent d'infamie
Dans des écrits enfantés par l'envie?

Ecrits honteux , tels que chez l'Artisan
 Ils trouveroient à peine un Partisan :
 Voulant ainsi qu'à force d'insolence
 Le prix s'adjudge à la fiere Ignorance ?
 Que me sert-il enfin que l'Univers
 Prenne la loi de mon sceptre pervers ;
 Si mon orgueil voit avec indolence
 De vilsoiseaux mépriser ma puissance ?
 Ah ! pour le coup trop belle occasion
 S'offre à servir mon indignation ;
 Et je serai Déesse malhabile
 Si par ma faute elle m'est inutile.
 De par le Srix, jusqu'au fond de leurs trous
 Ils sentiront ce que peut mon couroux.
 Avant deux jours je veux être vengée.

Ainsi parla la Déesse outragée :

Puis certains mots ayant prononcez bas ;
 Elle partit , s'avancant à grands pas
 Droit à Paris. Chez sa sœur la Chicane
 Arrive enfin cette vieille Sagane ,
 Dans un Hôtel, au quartier du Palais ,
 Où sont logez maints courtiers de Procès ;
 Gens, comme on sçait, qui sont de sa sequelle,
 Et qui jamais ne valurent mieux qu'elle ;
 Gens engraissez par les jeûnes d'autrui
 Pour qui la Paix eût toujours de l'ennui.
 On l'y reçut ainsi qu'à l'ordinaire ,
 Grand feu , bon lit , & surtout bonne chere.

Dé-jà

Déjà Phébus éclairant l'Horison
Avoit chassé l'épouse de Tithon ;
Par ses serpens la Discorde eveillée
Sort de son gîte à la hâte habillée,
Et s'achemine avec empressement
Le cœur rempli d'un vif ressentiment.
Le sombre habit d'une vieille Plaideuse
Enveloppoit sa carcasse hideuse ;
Des yeux hagards un grand front sillonné ;
Un ample nez en serpe contourné,
Trois dents en bouche & de livides joues,
Un menton creux, jambes en Rais de Rouës ;
Et par dessus haute de quatre pieds,
Sont trait pour trait ses appas copiés :
Jâdis ainsi l'Amant de Lavinie
Vit Alecto cette vieille Furie.
Après avoir cheminé de grand train ,
Elle arriva dans le fameux Jardin ;
Où Cupidon & son aimable mere,
Ont domicile, & tiennent cour pleniere.
Là sous l'habit d'un Marquis Damoiseau
Ce Dieu paroît sans arc & sans bandeau,
Et sous les traits d'une charmante Actrice
L'on y peut voir la Déesse d'Eric.
A son air noble, à son port tout divin
Chacun la prend pour l'aimable Gauffain.
Là folâtrant sur la naissante herbe,
La jeune Agnès court après la fleurcette.

Plus d'un Médor par un galand récit ;
 D'une Angelique y façonne l'esprit ;
 A ses leçons Ecoliere attentive ,
 Et quelquefois pourtant un peu rétive ,
 Lorsqu'elle feint une douce rigueur ,
 Pour ce qui semble allarmer sa pudeur ,
 Lorsqu'elle feint de ne vouloir entendre
 Choses qu'au fond elle brûle d'apprendre.
 Là, loin des yeux d'un déplaisant Epoux ;
 La jeune Iris respire un air plus doux ,
 Et près d'un Mars en un coin recueillie ,
 De son Vulcain brave la jalousie.
 L'orgueil coquet , & l'orgueil fastueux
 Etallent-là mille ornemens pompeux ,
 Et l'on y voit l'envie à l'œil oblique
 Sur tous les deux exercer sa critique.
 Le fier Amour sourit malignement ,
 Voïant sa Cour grossir à tout moment.
 La Douëgnas se présente à sa vûë ,
 Par lui d'abord elle fut reconnuë ,
 Et poliment malgré son attirail ;
 Il accosta ce noir Epouventail.
 Même interêt, qui tous les cœurs rassemble ,
 Fait qu'elle & lui sont assez bien ensemble ;
 Aïant besoin d'un mutuel secours ,
 S'il faut jouër de quelques nouveaux tours.
 Quand on le vit avec cette Plaideuse ,
 Chacun se dit , c'est une Appareilleuse ;
 Dame , avec qui cet Enfant de plaisir ,

A comme on sçait , mailles à départir ;
 Dame connuë en cette grande Ville ,
 Pour n'être pas au Public inutile.
 Lors s'avançant du côté du Rampart ,
 Et s'asseiant sur un banc à l'écart :
 Jusques à quand , lui dit cette Déesse ,
 Vous verrons-nous languir dans la mollesse ,
 Et préférer un indigne repos ,
 Repos funeste aux Dieux comme aux Héros ;
 Aux nobles soins d'agrandir votre Empire ?
 Y pensez-vous ; & faut-il vous le dire ?
 Etant l'Amour , souffrirez-vous long-tems ,
 Que chaque jour des affronts éclatans ,
 D'entre vos bras arrachant la victoire ,
 Impunement ternissent votre gloire ?
 Qui peut nombrer les larcins odieux ,
 Qu'à notre vûë Hymen fait à vos feux ?
 Ce fier Pirate a sçû mettre à la chaîne
 Toute la fleur de l'amoureux Domaine ;
 Tout tendre objet , toute jeune Beauté ,
 Sert de victime à sa cupidité ,
 Et bien souvent sans la laisser éclore ,
 L'insatiable en herbe la dévore.
 Mais à ceci l'on peut remedier ;
 Et quand Amour ne veut point s'oublier ,
 Facilement son Carquois revendique ,
 Tout le butin de ce Corsaire inique :
 De ce témoin le front de maint Epoux ,
B ij

Auquel ce Dieu , dans son juste couroux ;
 Sçait arborer , souvent sans qu'il le sçache ;
 Du bon Vulcain le risible Panache.
 Moi-même aussi par mon flambeau fatal ,
 Cent fois j'ai sçu vous venger de ce mal ,
 Auquel , enfin , il est grande ressource.
 Du plus grand mal Hymen n'est pas la source ;
 C'est l'Interêt , qui sans nulle pitié
 A mille fois aux pleurs sacrifié ,
 Et confiné dans un lieu solitaire ,
 Ce qui faisoit l'ornement de Cithere.
 Hé quoi ! l'Amour sans jamais se venger ,
 Souffrira-t-il qu'on ose l'outrager ?
 Qu'un mince Dieu lui declare la guerre ,
 Lorsqu'il commande au Maître du Tonnerre ?
 Ah ! décidez , & par des coups fameux ,
 A qui l'Empire appartient de vous deux ,
 Si vous cedez , que votre main vaillante
 Lui laisse au moins la victoire sanglante.
 Combien d'enclos hélas ! où loin des yeux
 Est recélé ce Butin précieux !
 Où cent beautés , innocentes Victimes ,
 Portent des fers qui ne sont dûs qu'aux crimes !
 Quel cœur d'acier ne pourroit s'amolir
 En les voyant indignement languir !
 Mais avant tout , il est une Voliere ,
 A mon couroux offerte la premiere ,
 Qui doit sentir les effets d'un pouvoir ,
 Qu'aigrit encor le crime le plus noir ;

SON Coriphée en tout point condamnable,
Rend en lui seul tout cet état coupable.
Or vous sçavez qu'en dépit de l'Amour,
Un Etourneau dans cet heureux séjour,
Quand il y vint, déplumé, sec, étique,
Regne à présent d'un pouvoir despotique:
Gras & luisant, comme un Sultan traité,
Fier de se voir un mérite vanté,
De jour en jour l'orgueil en lui s'augmente
En un tel point, que cette Ame insolente,
Plus ne pensant à son premier état,
Par un impie & cruel attentat,
A ses hauteurs, ainsi qu'à ses caprices,
Assujettit ses foibles Bienfaitrices;
Et, qui pis est, son extrême arrogance,
Se prévalant de leur facilité,
Sans respecter mon rang, ni ma naissance,
Veut m'abroger contre toute équité,
De ce felon jusqu'où va la malice!
Parmi ce Peuple un légitime Hospice.
Donc aujourd'hui secondez mon courroux;
Fils de Cypris, vengez-moi, vengez-vous:
Que votre bras partout si redoutable,
Lui fasse voir qu'Amour est équitable;
Qu'à votre insçu cet Oiseau de néant,
Fut revêtu d'un emploi si charmant;
Que la voliere à ses loix asservie,
D'un choix si bas déteste la folie.

Un Sanfonet ! ah ! le plaifant héros
 Pour gouverner de fi rares Oifeaux ;
 Il en eft tant dont l'aimable plumage,
 Mérite mieux un fi doux apanage.
 Vous m'entendez, je penfe, & devinez ;
 Exaâtement fes traits font deffinez,
 Et n'êtes pas affûrement grand Maître,
 Si le craion ne vous le fait connoître.

A ce discours, Amour baiffe les yeux,
 Et quelque tems demeure un peu honteux ;
 Car cet Enfant aux remontrances vives,
 Eut de tout tems les oreilles rétives ;
 Et la Déesse agiffant fans façon,
 L'avoit d'abord trop pris fur ce haut ton,
 Si naturel à ceux que le grand âge
 A raffinez & dressez par l'usage :
 Toujours jeunefse eut grande averfion,
 Pour ce qui prend l'air de correction :
 Tel autrefois le bouillant Télémaque,
 Pour une Nimphe oubliant fon Ithaque,
 Ne put souffrir le rigide Mentor,
 Qui reprimoit fon amoureux effor.
 Mais ne voulant chagriner la Déesse,
 Dont au befoin il emprunte l'adresse ;
 Je ſçai, dit-il, quel eft le fier Oifeau,
 Et je connois le timide troupeau,
 Dont le cœur fimple, innocent & crédule,
 De ce Pedant revire la férule :

CHANT II.

23

Laissez-moi faire, il aura du retour,
 Et sentira ce que c'est que l'Amour.
 De votre part aidez à la machine,
 Par qui je veux opérer sa ruine ;
 Esprit fecond en rare invention,
 Semez l'allarme, & la division ;
 Que par vos soins en secret avertie ;
 Nous aide aussi ma sœur la Jaloufie ;
 Demain chez vous allant vous visiter ;
 Des autres points nous pourrons consulter ;
 Lors se levant, par une révérence
 Ils mirent fin à cette conférence.

CHANT III.

LA nuit aux yeux déroboit l'Univers,
 Et confondoit tous les objets divers ;
 Mais cette fois le plus épais nuage
 Ayant couvert son lugubre visage,
 Et de l'Ether tous les flambeaux éteints
 Ne la guidant en ses pas incertains,
 Il lui fallut marcher à l'avanture,
 Et diriger à tâtons sa voiture.
 Le genre humain, comme les animaux,
 Goûtoient en paix la fraîcheur du repos ;
 Repos ! hélas ! que contre l'ordinaire,
 Point ne goûta la charmante Voliere.
 Un noir démon par des songes fâcheux,
 Vint troubler ce Peuple bienheureux,

Mais des Enfers cet odieux Ministre ,
 Porteur affreux de nouvelle finistre ,
 Voulut encor par un de sa façon ,
 Aliéner les sens & la raison
 Du béat Pere : il lui fit dans ce songe ,
 Qui pour le coup ne fut pas un mensonge ,
 De son destin entrevoir le tableau.
 En son réduit , le saintissime Oiseau ,
 Dormoit tranquile , & selon sa coutume ,
 Sur le duvet de la plus fine plume ,
 En attendant que l'aile des Zéphirs ,
 Avec le jour ramenât ses plaisirs ,
 Lorsque soudain à son ame ravie ,
 L'aspect riant d'une verte prairie ,
 Fut présenté : les plus rares Oiseaux
 Y concertoient sur de naissans ormeaux ;
 Le romarin , le thin , la majorlaine
 Et le jasmin parfumoient cette Plaine.
 Par un encens digne des Immortels ;
 L'Arabe heureux n'en brûle point de tels.
 En serpentant , mille petits Méandres ,
 Tranquiles , clairs , couronnés d'herbes tendres
 En quantité , qu'on ne peut définir ,
 Semblant à l'œil se chercher , & se fuir ,
 Réjouïssent par leur onde fertile
 Tout le terroir de ce beau domicile.
 D'un air riant le facile Arbrisseau
 Offroit aux yeux ce qu'il avoit de beau ,

Et

Et cent Zéphirs par un combat aimable,
 Sous le couvert d'une vigne agréable,
 En folâtrant employoient leurs efforts
 Pour la contraindre à montrer ses trésors :
 Souvent ainsi, cette troupe mutine
 En se jouant d'une Nimphe badine,
 Leve l'obstacle, & découvre à nos yeux
 Ce que son sein a de plus précieux.

Notre Héros d'une ame toute émuë,
 Sans se laisser parcouroit de la vûë,
 De ce séjour les naïves beautés,
 Par qui les sens étoient comme enchantés :
 Figurez-vous dans le Palais d'Armide,
 Le bon Renaud d'étonnement stupide :
 Tel Samsonet immobile, incertain,
 Admiroit tout ; quand d'un antre prochain,
 (Grande, fameuse, incroyable merveille !)
 Une voix fort & frappe son oreille.

Oiseau charmant, que toujours le destin
 Regardera d'un visage serein,
 Lui dit la voix, de sa main équitable,
 Vien recevoir un bien plus desirable,
 Plus digne, enfin, des rares qualités,
 Et des talens, qui chez-toi sont vantés...
 Le Ciel t'a fait, d'une aimable Voliere,
 L'heureux Patron, le Recteur & le Pere ;
 Là, cent beautés avec soumission.
 Suivent les loix de la direction,

Et chaste objet d'une pieuse flâme,
 Tu regnes seul sur leur cœur & leur ame ;
 Il n'est aucun de tous ces saints Oiseaux,
 Qui ne soit prêt de souffrir mille maux,
 Qui ne s'immole, & ne se sacrifie,
 S'il le falloit, pour prolonger ta vie ;
 Mais ce bonheur est-il équivalent,
 Au rare prix d'un mérite éclatant ?
 Est-ce beaucoup te donner en échange,
 Qu'un rendre cœur, des soins, de la louange ;
 Puisqu'il n'est rien en ces enclos fameux
 De convenable à tes illustres feux ? ...
 Un Samsonet à toute une Voliere,
 Seul doit suffir & l'occuper entiere ;
 Mais la Voliere & ses plus doux objets,
 Sont au-dessous de ses vastes souhaits.
 Pour égaler ton ame peu commune,
 L'avare fort n'en n'a fait naître qu'une :
 C'est cet objet, dont les puissans appas
 Sçauront fixer ton cœur jusqu'au trépas :
 Transporte-toi vers ce naissant bocage,
 Tes yeux verront ce cher, & divin gage. ...
 Notre Héros bien plus émerveillé,
 Doute s'il dort, ou s'il est éveillé ;
 A peine il croit tout ce qu'il vient d'entendre ;
 Ou s'il le croit, il ne peut le comprendre :
 Tel que jadis le Fondateur Romain,
 De la sibile entendant son destin,

Sentit son ame également troublée,
 Et de plaisir & de crainte mêlée :
 Tel Samsonet se sentit défaillir,
 Et sur ses pieds ne put se soutenir.
 Pour voir, enfin, si l'oracle est fidele ;
 Il s'avança tant du pied que de l'aile,
 Vers cet endroit, où son cœur amoureux
 Devoit trouver cet objet de ses feux.
 Mais, ô pour lui rare & charmant spectacle !
 Quand des Amours il vit le Miracle,
 Rien de si beau ne parut sous les Cieux ;
 Rien de si beau n'avoit frappé ses yeux :
 Près d'un buisson une Nimphe endormie,
 Du chaud Satyre irrite moins l'envie :
 Tel arrivant chez l'heureux Ménélas,
 Et contemplant d'Hélène les appas,
 Un mouvement de surprise & de joie,
 Saisit le cœur du beau Berger de Troie.
 D'un Mirthe vert l'agréable rameau,
 Servoit de Trône à cet illustre Oiseau ;
 De ses couleurs la richesse brillante,
 Etoit pareille à l'Aurore naissante ;
 Etoit pareille à l'éclat dont Iris
 Souvent se pare au céleste lambris ;
 Un œil perçant temperé d'innocence.
 Faisoit d'Amour ressentir la puissance,
 Et de sa voix l'attrayante douceur
 S'insinuoit jusques au fond du cœur.

Notre Etourneau sentit que sa sagesse
 Faisoit retraite , & tomboit en foiblesse ;
 Parquoi prenant le plus doucereux ton ,
 Quoi , c'est donc vous , céleste rejetton ,
 Que les destins réservent à ma flâme ?
 Premier mobile , & Reine de mon ame ,
 Quel lieu secret de mon bien envieux .
 Vous déroba si long-tems à mes yeux ?
 Quoi , j'ai pû vivre & ne vous point connoître !
 Ah ! votre aspect me rend un nouvel Être ;
 Et ce moment si cher à mes amours ,
 Va commencer le premier de mes jours ;
 Tout ce qui fut avant cette heure heureuse ,
 Est d'un néant la solitude affreuse
 Venez regner d'un empire absolu ,
 Sur le grand cœur qui vous est dévolu ;
 Qui vous offrant & ses mains & ses armes ,
 Ne reconnoît de vainqueurs que vos charmes . . . ;
 Le front couvert d'une chaste rougeur ,
 Où se peignoit l'enfantine Pudeur ,
 Cette beauté d'une bouche ingénue ,
 Pousse un soupir & détourne la vûë :
 Telle au seul nom du lien conjugal ,
 Daphné rougit ainsi que d'un grand mal ,
 Et fuit l'ardeur de son Amant céleste .
 Enfin , d'un air aussi doux que modeste ,
 L'Agnez alloit haranguer à son tour ;
 Quand planant l'air ; un avide Vautour ,

Fondit sur elle avec un bruit terrible,
 Et la rendit pour jamais invisible ;
 Au même instant tout ce bocage heureux
 Ne parut plus qu'un cimetière affreux . . .
 Le samsonet alloit à tire d'aile
 Fendre les airs & voler après elle ;
 Mais par malheur, hélas ! un peu trop tôt
 Dans ses efforts il s'éveille en sursaut.

C H A N T I V.

ENfin l'Aurore au visage de Roses
 Revint donner de la couleur aux choses ;
 Et dans le sein de l'humide Thétis ,
 Du blond Phœbus les coursiers rafraîchis ,
 Se disposant à se remettre en Route ,
 Doroient l'Azur de la céleste Voute.

Mais ce jour-là beaucoup plus matineux ;
 L'Esprit frappé d'un Présage fameux ,
 Le Samsonet : le teint pâle , & l'œil louche
 Abbandonna l'Ouate de sa couche ;
 Quoiqu'arangé par une docte Main ,
 Le fin duvet n'avoit paru que crin ;
 Et le sommeil vèxé d'inquietude ,
 N'avoit été pour lui que lassitude.

Le cher Troupeau n'avoit pas mieux dormi ;
 Toutes n'avoient reposé qu'à demi.
 Plus d'une , alors , à ses Sœurs assemblées ,
 Et de fraieur par avance troublées ,

D'un songe triste , horrible , désastreux ;
En pâlisant , fit le récit affreux.

En son réduit la triste Révérence
Réfléchissoit dans un mornè silence ,
Et repassoit d'un esprit incertain
Le double sens du bizarre destin :
Tantôt , chassant la crainte de son Ame
L'elpoir flatoit son amoureuse flâme ,
Tantôt l' froi se montrant le plus fort
S'y rejettoit par un contraire effort :
Telle des vents la puissance opposée
Pousse une Nef à leur rage exposée ;
Le Matelot abandonné de l'Art ,
Lâche la Rame , & se livre au hazard . . .

Ah ! disoit-il que le ciel équivoque
De nous chétifs à son aise se moque ,
Lorsqu'en dormant il nous présente un bien
Dont au Reveil il ne reste plus rien ? -
Qu'un tendre Amant brulant pour sa Maîtresse ;
En s'éveillant éprouve de tristesse ,
Quand du plaisir qui séduisoit ses sens
Il reconnoît les mensonges plaisans ?
Peut être ainsi , sur la scène applaudie ,
Tel vit briller sa froide Rapsodie ;
Lorsque le bruit de cent tristes sifflets
Vint dissiper ce songe plein d'attraits . . .
Qui peut nombrer les futiles Images
Dont il amuse & les foux & les sages.

Mais cette nuit un bien plus triste sort
 A sçu jouer mon amoureux transpott ;
 En un moment ce qui faisoit ma joie ,
 D'un fier Vautour devient l'indigne proie !
 Dieux que promet un songe si nouveau
 Tout à la fois si funeste & si beau !
 Quoi qu'après tout une heureuse ignorance ;
 Est préférable à la vaine science ,
 De ces destins hélas , qui quoique sçûs
 Pour les mortels sont toujourns imprévûs.
 Laissons au Ciel qui nous tient sous sa garde ;
 Le soin entier de ce qui nous regarde ;
 Et n'allons pas chercher dans l'avenir ,
 Que nos conseils ne peuvent prévenir
 Quel tour prendront les stables Destinées
 Pour terminer le cours de nos années.

Ainsi parloit le Samsonet pieux ;
 Mais cependant le songe chatouilleux
 Faisoit brûler dans le fond de son Ame
 Les feux secrets d'une rapide flâme ;
 Et rapellant à son cœur amoureux ,
 Les moindres traits de l'objet de ses feux ;
 Il y gravoit cette vive Peinture
 Qu'en avoit fait une aimable imposture.

Ciel ! disoit-il , si cette fausseté
 Dans le sommeil eut tant de volupté ,
 Qu'en seroit-il si la vérité claire
 S'offroit à moi dans toute sa lumière ?

Que de beautez & que d'attraits puiffans
 Ont à la fois triomphé de mes fens !
 Que cet enclos vanté pour fes merveilles
 En faffe voir à mes yeux de pareilles ;
 Le monde entier dans fon vaste contour
 N'a rien de tel ; & la mere d'Amour ,
 Par Paris même ammenée à fa vûë ,
 Se cacheroit & s'avoüeroit vaincue.
 Mon cœur charmé de ce Bijou de prix
 Plus ne fe fent qu'un dédaigneux mépris ,
 Pour ee qui fit de fon Ardeur extrême
 Jusqu'à présent l'unique bien fuprême ;
 De tant d'appas cet objet récéleur
 Merite feul d'occuper un grand cœur ;
 De tant d'attraits la céleste richesse
 Fait qu'a mes yeux tout le refte eft baffeffe
 Ce doux penfer occupoit fon eſprit ,
 Et du matin le Traitre ne fortit .

De fon côté pleine d'indifference
 La Volatile évita fa préſence .
 On n'entendoit qu'un ſourd bourdonnement ;
 Tout étoit triſte & dans l'abattement :
 De cette nuit les funeſtes préſages
 Avec les cœurs conſternoient les viſages ;
 Car ſans compter ces ſonges importans
 Avant-coureurs d'incidens peu communs ,
 La même nuit plus d'une en ſa couchette ,
 Avoit oüi , d'une affreufe chouette ,

Au haut du toict les longs gémissemens ;
Accompagnez par les croassemens
D'un vieux Corbeau de formidable augure.

Or tout ceci ne venoit d'avanture ;
Car de concert avec le traître Amour ,
Dame Discorde avoit joué le tour
Dans tous les cœurs déjà la jalousie
Adroitement jettoit sa frenesie ;
Et cent Démonsevoquez des enfers ,
Par la vertu de cent charmes divers ,
S'étant glissez jusque dans la clôture ,
Tout à loisir s'y donnoient tablature ;
Dans chaque esprit un subtil poison
Sembloit avoir enivré la raison :
Le Samsonnet pour l'aimable Voliere ;
Plus ne sentoit qu'une froideur altiere ;
Et ces oiseaux par un même retour
Pour cet ingrat moins ressentoient d'amour.

Arrive enfin cette heure si fatale
Que ménageoit la Discorde infernale.
L'Astre du jour sur son brulant aiffieu
De sa carriere atteignoit le milieu ,
Quand aux Barreaux de la triste clôture
Se présenta gentille créature ;
Leste de corps d'agréable maintien ,
D'accès charmant en de doux entretiens
Si l'on eût pû son langage comprendre ;
Mais par malheur, nulle ne put l'entendre :

Or on sçaura que le bord indien ,
Bord de tout tems si fertile en tout bien
Avoit produit cette jeune Perruche , . . .
Tout recemment avec une Guenuche ,
Sa gouvernante & sa Dame d'Atour ,
Et comme on sçait née au même séjour
La belle étoit à Nantes débarquée ;
S'étant par elle aussi-tôt expliqué ;
Car cette Dame ayant vû le País ,
Sçavoit la langue ; & de plus son poil gris
Marquoit que l'âge avec l'experience ,
Avoient chez elle ammené la prudence.
Pour contempler un objet si nouveau
En foule accourt le curieux troupeau ;
De cet oiseau l'arrivée imprévûë.
Pour un moment fit qu'on perdit devûë ,
La défiance , & les secrets dépits
Qui tour a tour harceloient les esprits.
L'une admiroit sa douce modestie ,
Son air discret , & l'autre l'harmonie
De son aimable & gracieux jargon.
Quoiqu'étranger de sa voix le doux son
Avoit en lui des graces si naïves ,
Que transporté sur ces fameuses rives ,
Où prudemment maître Ulisse autrefois
Se fit boucher les oreilles de poix ,
Vous eussiez crû des marines chanteuses
Entendre encore les voix mélodieuses.

Le riche éclat de ses vives couleurs
Charmoit les yeux & ravissoit les cœurs ;
Et l'on juroit qu'un si bel étalage
De tout oiseau ternissoit le plumage :
A dire vrai rien ne fut de si vif.

De sa venue enfin le grand motif
Etoit qu'au port d'une Paix très profonde,
Et loin du bruit de ce profane Monde
Elle vouloit par un pieux dessein
Dans la Voliere achever son destin :
Chacune alors d'une langue flatteuse,
Sçut exalter cette ame généreuse,
Et relever par ostentation
Une si belle & si grande action

Que faites vous dans votre solitude,
Vous mon Héros) chassez l'inquiétude ;
Venez , volez , Samsonet fortuné
Et vous verrez votre amour couronné.
Ne craignez plus ; envers votre tendresse
Le sort fidele aquitte sa promesse . . .

Il vient & voit . . . quel spectacle nouveau
Frappe en entrant les yeux de l'Etourneau !
Le mouvement d'une subite joie
De la parole en lui ferme la voie ;
Quoiqu'en plein jour ; d'une profonde nuit
Son œil tremblant à l'instant se couvrit.
C'étoit hélas ! cet objet adorable,
Qu'en son sommeil un songe véritable

Avoit fait voir à ses yeux enchantés
Comme la Reine & l'astre des beautés :
A cet aspect , son ame évanouie
Avoit perdu la parole , l'oüie :
Et la lumier ; (on les perdrait à moins ;)
Mais par malheur devant trop de témoins.
La Volatille en fut scandalisée ,
Et se sentit grièvement lezée ;
L'on eût pû voir comme chacune au front
Portoit écrit un si sanglant affront :
Telle Diane avec tout son cortége ,
Quand Actéon d'un regard sacrilége
Vint profaner ses célestes appas ,
Rougit de honte & soupira tout bas
De n'avoir , point la pudique Déesse !
Dequoi percer d'une main vengeresse ,
Un vil mortel qui voioit de si près
Ce que les Dieux n'apperçurent jamais.
Eût bien mieux fait aussi le Béat Pere
De reprimer ce transport téméraire ;
Mais quand le cœur est frappé vivement :
Le plus sensé cesse à son mouvement ;
Du Dieu d'Amour la suprême puissance
Point ne s'astreint aux loix de bienséance ...
Enfin sorti de ce ravissement ,
Il ouvre l'œil , & son égarement
S'étant offert aussi-tôt à sa vûë ,
Il reconnut un peu tard la bévuë

Qu'il avoit fait en inconsideré ;
Et sur le champ d'un air plus temperé ,
En peu de mots complimentant la Belle ;
Il applaudit à l'excès de son zele ;
Puis déprisant toute mondanité
Bien lui prouva que la sécurité
Plûtôt se trouve en ce désert tranquile
Que l'innocence a choisi pour azile ,
Que dans le siècle où mainte illusion
Avec grand bruit mene à perdition ;
Même ajoûta que la sage Voliere
Très-bien feroit , & ne pourroit mieux faire ;
Que d'ajoûter sans nul retardement
A son Troupeau ce nouvel ornement :
Mais par malheur on ne prit point le change ;
Et l'on sentit d'où parloit la louange ;
Trop clairement son amoureux transport
A des yeux fins s'étoit montré d'abord ,
Pour ne pas voir que la gente Isabelle
Au Reverend avoit donné dans l'aîle ;
A demi mot on l'avoit entendu ;
Sur un ton sec il lui fut répondu ,
Que dans le cas d'une si grande affaire
On ne devoit à la hâte rien faire ,
Que le Conseil , avec réflexion ,
Sans interêt , & sans prévention ,
Agiteroit si la jeune Indienne
Seroit admise , & sa vieille gardienne ;

Dans les enclos de ce pieux séjour,
Qui paroïssoit l'objet de leur amour.

Le Samsonet déjà l'ame ravie,
De la prudente & sage Compagnie
(Point n'y voïant ombre de trahison)
Parut goûter la solide raison :
Et sur le champ quittant la Volatille,
Il emmena la Perruche gentille,
Que pour raison suivit le truchement ;
Dans son réduit qu'elle trouva charmant.
Là, s'énonçant d'une douce maniere,
A la nouvelle, & docile Ecoliere,
Le sage Oiseau, de son pieux jargon
Voulut donner la premiere leçon.

Pour rendre alors sa victoire complete
Par une entiere & totale défaite,
Amour lui lance en ce fatal instant,
De son carquois le trait le plus perçant ;
L'aimable paix de douleur en soupire,
Et la Discorde en éclate de rire.

CHANT V.

Pendant qu'Amour par des charmes nouveaux
Portoit ses feux dans le cœur du Héros ;
Et qu'avec zele, à la belle étrangere,
Ce Chef ingrat de la triste Voliere,
Développoit misterieusement
Le grand motif de maint beau Reglement ;

Et là dresseoit aux façons minaudieres ;
 Que doit avoir en toutes ses manieres ,
 Celle qui veut remplir avec éclat ,
 Tous les devoirs d'un si sublime état :
 Dans la Voliere un horrible vacarme
 Jettoit par tout la terreur & l'allarme.

Vien soutenir mes efforts impuissans ;
 Muse, à ma voix prête d'affreux accens ,
 Pour raconter l'effroyable ravage ,
 Que le dépit & la jalouse rage ,
 Fiers ennemis du tranquile repos ,
 Sçurent causer en ces tristes enclos.

Pendant la nuit une ville surprise
 Se trouble moins de sa soudaine prise
 Qu'on le fut lors de l'indigne action
 De l'imprudent & fol Alerion.
 De toutes parts courant à vengeance ,
 Et secouant le joug de la Puissance ,
 Ces saints Oiseaux sembloient en ces desers
 De vrais Démons échappés des Enfers :
 Telles on voit des troupes de furies
 Avec grand bruit célébrer leurs orgies ;
 Et tel encor , n'aguere à Saint Medard ,
 Le Peuple a vû certain foux extatiques ,
 De crin dressé , le col tort , l'œil hagard ,
 Donner entre eux des scenes fanatiques.
 Par la vertu d'un prophétique esprit,
 Certaine alors distinctement prédit ,

Comme aux Troïens fit autrefois Cassandre ,
 Que cette Helene alloit tout mettre en cendre ;
 Si promptement à ce Pâris nouveau
 L'on n'opposoit tout le sacré troupeau.
 Plus d'une Anone en ses feux outragée
 S'applaudissoit d'être bien-tôt vengée ,
 Des faux sermens , & du lâche attentât
 De ce Pâris aussi traître qu'ingrat.
 On rappella tous les fameux présages
 Du mal present assûrez témoignages ;
 On expliqua tous les songes fâcheux ;
 Et l'on conclut que la bonté des Dieux ,
 Avoit voulu de ces troubles funestes
 Leur envoyer des Messages Celestes.
 On assembla l'auguste Sanhedrin ;
 Mais d'une voix , sans aller au scrutin
 Fut décidé que la belle Indienne
 Seroit chassée ainsi que sa Gardienne
 Hors de ces lieux , dont ses maudits attraits
 En arrivant , avoient troublé la paix.

Qu'auroit-ce été , si dans cette retraite ,
 Leur dit alors une vieille Fauvette ,
 Eussions admis suivant notre projet
 Ce dangereux & redoutable objet ?
 Ce Samsonet dont l'ame impetueuse ,
 Même à nos yeux , d'une flâme honteuse
 N'a pû cacher dès le premier abord ,
 L'injurieux & coupable transport ;

Qu'auroit-

Qu'auroit-il fait , lorsque sous son empire
Il auroit vû ce que son cœur désire ?
De sa Perruche uniquement épris ,
Il n'eut montré qu'un orgueilleux mépris
Pour ce qui fait de la sainte clôture
Jusqu'à présent , la plus chere parure
Cet Etourneau , qu'un indigent état
Nous envoïa sans lustre , & sans éclat ,
Bien remplumé dans cette solitude ,
Paye aujourd'hui nos soins d'ingratitude ;
Et devenu superbe & fastueux ,
Par nos bontés se laisse d'être heureux.
Où prenons-nous ce fond de patience
Pour supporter une telle arrogance ,
Et le laisser user en souverain
De ce pouvoir qu'il tient de notre main ?
Ah ! triomphons d'une indigne foiblesse
Et lui rendons sa premiere bassesse
Ou bien allons , si vous le trouvez mieux ;
Offrir encor à ce fastidieux ;
Fier de nous voir aux prieres descendre ,
Un cœur fidele , un affection tendre.
Que tardez-vous ? Courez lâche troupeau ;
Trembler aux pieds de ce vil Etourneau ,
Et d'une main servilement soumise
Lui presenter un encens qu'il méprise.
Partez , volez ou si dans votre cœur
Il reste encor quelque place l'honneur ,
D

Brisez les fers d'un honteux esclavage ;
 Et détruisez votre funeste ouvrage.
 Qu'il sente enfin que qui peut l'exalter
 Egalemeut peut le précipiter ;
 Que du Conseil un Arrêt équitable
 Proscribe enfin un orgueilleux coupable ;
 Un serviteur ingrat & revolté,
 Qui veut regner en tyran redouté,
 Sur des Oiseaux dont la bonté facile,
 L'avoit reçu par grace en leur azile.

A ce discours tout le Conseil fremit,
 Et n'écoutant qu'un trop juste dépit,
 Alloit souscrire à l'Arrêt formidable
 D'un criminel atteint & condamnable ;
 Mais la pitié r'alluma dans le cœur
 De mainte jeune, un reste de l'ardeur
 D'un certain feu, qui malgré la contrainte ;
 Y receloit sa flâme mal éteinte.
 La jeune Classe à des moïens plus doux
 Sentit d'abord incliner son couroux ;
 Mais aux grands maux la Volatile antique
 Soutient qu'il faut emploïer l'Hémérique.
 Pour accorder la double faction,
 Et prévenir toute division ,
 Du scrutin lors on proposa la voie ,
 Qui sur le champ acceptée avec joie ,
 Sçût obvier à l'inconvenient,
 Que l'on couroit sans cet expédient.

Et tout d'un coup vint terminer l'affaire :
Mais à l'Oiseau le destin fut contraire ;
Quoique pourtant selon l'ordre & les loix ;
Car son Parti fut moindre de trois voix.
Dame Discorde est un peu trop huppée,
Pour qu'en ce point elle eût été duppée.
La jeune Classe, à cet Arrêt sanglant
Ne pût enfin souscrire qu'en pleurant :
C'étoit raison qu'elle fut désolée ;
Et de long-tems n'eut été consolée ;
Sans qu'on promet qu'un Oiseau plus discret
Remplaceroit bien-tôt Samsonet.
Le doux espoir d'un sort plus favorable
Leur fit alors oublier le coupable ;
Et de rien plus il ne fut question,
Que d'annoncer au pauvre Alerion,
Que la Voliere à ses soins confiée,
De ses méfaits très-mal édiflée,
De maint désordre étant lui-même Auteur ;
Le renonçoit pour son modérateur ;
Mais à l'instant il vient s'offrir lui-même
A cet affreux, mais trop juste Anathème :
O des mortels funeste aveuglement !
Sans nul soupçon en ce même moment,
Il amenoit d'une façon galante,
Fier de son sort, l'aimable & jeune enfant ;
Sitôt qu'il vit que d'indignes Arrêts,
Par un seul coup renversoient ses projets,

La foudre même avec éclat tombée
 De moins d'horreur eût son âme frappée ;
 Il supplia mais inutilement ;
 Il menaça mais cet emportement
 D'un vil oiseau qui n'étoit plus le maître ;
 Dans les esprits servit à faire naître
 Plus de mépris & d'indignation
 L'infortunée , dans son affliction
 Connut trop tard qu'un procédé peu sage
 Avoit sur lui fait créver cet orage ;
 Mais à la fin rappelant ses esprits
 Qu'un coup si prompt avoit tout étourdis ;
 Si c'est pour vous dit-il, à l'Etrangere
 Que me proscrie cette ingrate Voliere
 Dans mon malheur il me sera bien doux ,
 Qu'en perdant tout je le retrouve en vous.
 Pour vos yeux seuls désormais je veux vivre :
 Jusqu'au Perou je suis prêt à vous suivre ;
 Ou bien plutôt , & ce seroit le mieux ,
 Aimable oiseau ne quittez point ces lieux :
 Et l'on pourra dans une autre Voliere.
 (Car il en est d'une humeur moins altiere ;)
 Vous introduire , & fixer votre sort.
 Pour moi je sens que jusques à la mort ,
 Nul autre objet n'éteindra cette flâme
 Que vos vertus allument dans mon ame ;
 Qui mon cœur sent que le ciel ne l'a fait
 Que pour vous seule . . . & d'un fameux secret :

Que le besoin me dispense de taire ,
Vous dévoilant tantôt le geant mystere ,
Vous connoîtrez que le Conseil des Dieux
Veut ici bas nous rassembler tous deux.

Mais l'Héroïne , alors plus rencherie
Lui fit sentir que la minauderie .
Et la vétille & l'affectation .
Les vains débats , & la désunion ,
Qui paroïssent en dépit des Clôtures
Chez ces oiseaux trouver des ouvertures ;
Et plus que tout , cet air impertinent
Qu'à ses discours donnoit le Reverend ,
La dégouttoient de la claustrale vie
Qui ci-devant avoit fait son envie .

Puis aussi-tôt sans trop de compliment
Vous planta la le venerable Amant .
Mais l'Etourneau , qu'un fol amour transporté ,
En soupirant la suit jusqu'à la porte ;
Ciel qu'y vit-il ! un jeune Perroquet
Beau , bien tourné , magnifique , coquet
D'un air poli s'approchant de la belle
Prit sa volée , & partit avec elle .

Lorsque guidé par son fidel amour
Le tendre Orphée au ténébreux séjour
Alla chercher son aimable Euridice ;
Du Dieu des morts le rigoureux caprice ;
Quand cas Amant étoit prêt d'en sortir ,
D'entre ses bras vint encor la ravir .:

Qui peut sentir l'excessive tristesse
 Donc ce revers accabla sa tendresse ;
 Peut concevoir l'excessive douleur ,
 Dont notre Oiseau sentit navrer son cœur ;
 Mais lorsqu'enfin il eut perdu de vüe
 Sa trop sévère , & trop chere inconnuë ;
 Le voilà donc , dit-il , ce fier Vautour ,
 Dont le destin menaçoit mon Amour ;
 Que la fureur de sa griffe ennemie ,
 N'emportoit-t-elle en même tems ma vie ;
 De quel Démon , ou de quel Dieu jaloux ,
 Peut partir de si funestes coups !
 Discorde impie , à ses traits pleins de rage ;
 Je reconnois ton malheureux ouvrage ;
 Toi seul fus de ce songe imposteur ,
 Qui m'a séduit , le dangereux Auteur ;
 Ta main remporte une pleine victoire ,
 En m'arrachant & la vie , & la gloire ;
 Applaudis-toi , ton orgueil outragé ,
 Cruellement s'est aujourd'hui vagné .

Comme il parloit ; dans l'enclos solitaire ,
 Ce noir esprit n'ayant plus rien à faire ,
 Abandonnant ses paisibles deserts ,
 D'un ris moqueur fit retentir les airs :
 L'enclos trembla de sa fuite éclatante ;
 Le Samsonet en fremit d'épouvante ,
 Et s'envola dans le fond des forêts ,
 Pour y cacher sa honte , & ses regrets .

Là , fans pouvoir guérir de fa folie ;
 Long-tems traîna fa languiffante vie ;
 Cherchant la mort , qui vint un beau matin
 Trancher le fil de fon triste destin.

Mufe , alte-là. . . . felon notre Memoire ;
 Ici finit fa douloureuse histoire

Mais à quoi bon , d'un fi petit objet
 Dira quelqu'un , faire un fi long fujet ?
 Ce Censeur , donc ignore-t-il que Rome ;
 Doit fa naiffance à la fatale Pomme ;
 Et que le fond de ces Romains fans fin ;
 Du Chantre Grec , & du Chantre Latin ,
 Vient de cet œuf , dont chafte Damoifelle ;
 Au monde mit fille auffi chafte qu'elle ?
 Non que je veüille à ces fonges fçavans ,
 Accomparer mes timides accens ;
 Dieux , éloignés une telle folie . . .
 Trop bien je fçai la diftance infinie ,
 Du Roitelet à l'aigle audacieux ,
 Et de l'oifon au cigne harmonieux ;
 D'V**** même au fublime Corneille ;
 Mais fans vifer à fi haute merveille ,
 Ne puis-je pas ainfi que cent Grimauds ,
 Qui fur le fond de leurs vers Oftrogots ,
 Ont au befoin des rentes assignées ,
 Faire gémir les preffes indignées ,
 Et du Parnaffe affamé commerçant ,
 Aller chez P*** vendre mes Vers au cent ?

On conviendra , si l'on est équitable ;
Que c'est pour tous un droit incontestable ;
J'en veux jouir. Quoique dans mon Projet
Je me propose un plus illustre objet ;
Le sçavez-vous , agréable Julie ?
Vous divertir est mon unique envie ;
Très - consolé de n'y pas réussir ,
Si pour le moins , je puis vous endormir.

F I N.